

Un chercheur célèbre et à part

Le parcours professionnel de Luc Montagnier est sans aucun doute atypique dans la communauté médicale française. C'est que l'homme a une personnalité complexe. Nombre de ses pairs lui reprochent volontiers une surexposition médiatique. Ils dénoncent aussi, en privé, le fait qu'il use publiquement de sa notoriété pour développer des hypothèses, concernant notamment la lutte contre les maladies dégénératives, qu'ils jugent, au mieux, fort peu crédibles en l'état actuel de la science.

Né le 18 août 1932 à Chabris (Indre) dans un milieu modeste, il se souvient avoir, dès l'enfance, envisagé une carrière scientifique. C'est d'abord la physique nucléaire, sur laquelle il fait une croix après Hiroshima. Il s'oriente alors vers des études de médecine et de sciences. En 1955, il est nommé assistant à la faculté des sciences de Paris, avant de centrer ses recherches sur les virus animaux, notamment ceux dont le patrimoine génétique est constitué d'ARN, et sur les liens



D.R.

pouvant exister entre ces virus et les processus cancéreux.

Après plusieurs stages à l'étranger, il crée, en 1972, l'unité d'oncologie virale dans le nouveau département de virologie de l'Institut Pasteur de Paris. Il est l'un des rares en France à élargir le champ de ses recherches à l'interféron ainsi qu'aux « agents transmissibles non conventionnels ». Ces derniers, qui prendront plus tard la dénomination de prions pathologiques, seront au cœur du drame français de l'hormone de croissance contami-

née, puis de l'affaire internationale de la vache folle.

En marge des institutions

Diriger l'équipe qui découvre, en 1983, le virus responsable du sida, puis être au centre de la controverse franco-américaine sur ce thème lui confère bientôt une renommée internationale. Pour autant, on le voit progressivement développer une activité personnelle en marge des institutions officielles. Meurtri de devoir quitter l'institution pastoriennne dès ses 65 ans, il part un moment aux Etats-Unis avant de créer une fondation internationale sous l'égide de l'Unesco.

Affirmant haut et fort sa liberté, il ne craint pas de s'aventurer sur de nouvelles frontières, aux confins de la science officielle et d'une autre qui l'est moins, ou qui peine à le devenir. Mieux, il revendique cette échappée, allant jusqu'à expliquer que le sida est aussi une pathologie multifactorielle. On le voit alors se passionner pour les impacts du stress oxydatif et des alimentations

déséquilibrées, dénoncer les impasses de la médecine contemporaine et prononcer de sévères réquisitoires contre l'organisation de la recherche en France. Ses ennemis le disent hautain, mesquin, parfois méprisant ? Ce solitaire réfute en bloc, dénonce la jalousie, règle quelques comptes personnels dans un monde qui est tout sauf tendre.

On avait croisé cet agnostique en 1989 au Vatican, où il défendait haut et fort l'usage des préservatifs masculins contre la progression du sida. On l'y retrouva en septembre 2002, prescrivant d'étranges extraits de papaye fermentés au pape Jean Paul II alors atteint d'une forme évoluée de la maladie de Parkinson. Ses pairs se gaussent ? Il sourit.

Jean Paul II était alors âgé de 82 ans. Luc Montagnier vient de recevoir le Nobel à 76 ans. Persuadé d'être la cible de quelques puissants mandarins, il confiait être convaincu de ne pas l'obtenir avant ses 85 ans. Le professeur, cette fois, s'était trompé. ■